

PREMIER SERMON POUR LA FETE DE LA DORMITION  
DE LA TRES SAINTE MERE DE DIEU

1847

«*La Reine s'est placée à ta droite. - Toute la gloire de la fille du roi est au dedans.*» Ps 44,10;14

Qui est-ce que le prophète peint en traits si extraordinaires, dans l'un des psaumes les plus sublimes et les plus mystiques, appelé le *Cantique sur, le bien-aimé* ? - Quand, pour comprendre cela, nous n'aurions d'autre moyen que de chercher dans toute la race humaine une personnalité ressemblante à cette peinture, nous pourrions sans beaucoup de peine et sans hésitation trouver les traits de la peinture prophétique brillants d'une lumière incomparable dans la personne de notre très sainte Souveraine la Mère de Dieu et toujours Vierge Marie. Elle est la fille du Roi, nommément la fille du roi David et de ceux qui ont régné après lui à Jérusalem. Elle a toute la gloire à laquelle puisse atteindre un être créé, puisqu'elle est, la Mère du Roi de gloire, la Mère de Dieu le Fils, et, par cette dignité incomparable, plus élevée que les chérubins et plus glorieuse que les séraphins. Mais toute sa gloire est au dedans, puisqu'elle ne consiste pas dans la splendeur et la magnificence extérieures, mais dans les perfections et les vertus intérieures, et puisque la très sainte Vierge, durant toute sa vie sur la terre, a renfermé par la modestie sa gloire dans son coeur, et l'a empêchée de paraître.

Dès que, dans la peinture prophétique de la fille du Roi, dont toute la gloire est au dedans, nous avons reconnu la très sainte Vierge Marie, nous devons la reconnaître aussi dans le même cantique prophétique et sous l'image de la Reine qui s'est placée à la droite du roi dont le trône est dans les siècles des siècles, du Roi qui, étant Dieu, a été oint par Dieu d'une huile de joie de préférence à ses co-participants, c'est-à-dire de l'homme-Dieu, notre Seigneur Jésus Christ.

Quand et où s'est-elle placée devant Lui si triomphalement ? - C'est assurément après l'accomplissement de sa carrière terrestre, dans les cieux où Il a en son Père la *gloire qu'Il avait avant que le monde fut*. (Jn 17,5).

Elle se tient devant lui comme les serviteurs se tiennent devant leur maître, parce qu'elle est aussi servante à cause de sa nature créée; mais en même temps elle se tient devant lui comme reine, parce qu'elle participe à sa gloire, parce qu'elle a devant Lui une assurance maternelle.

Et peut-on penser que sa présence devant le Roi de gloire soit oisive et inactive ? Si, déjà sur la terre, alors qu'Il se cachait, Lui et sa gloire, elle se tenait auprès de Lui, intercédant pour nous obtenir son secours dans nos besoins même peu importants, comme, par exemple, au mariage, et si sujet du vin pour la joie innocente d'un mariage, et si elle put rapprocher l'heure, qui n'était pas encore venue, (Jn 2,1;9) de ses miracles bienfaisants, combien plus aujourd'hui dans le ciel, quand et son Amour pour les hommes et sa Confiance devant son Fils et son Dieu sont délivrés des limites terrestres, se tient-elle devant Lui non dans l'oubli des habitants de la terre mais intercédant activement pour nous, sollicitant pour nous le secours de la grâce dans nos besoins, nos malheurs et nos chagrins, la paix du monde entier, le salut de toute âme désirant sincèrement le salut; et, comme Reine (puisque au ciel il n'y a pas de nom sans signification, sans vertu et sans effet), elle a, aussi elle-même le pouvoir de défendre, de garder et de combler de faveurs ceux qui recourent à sa puissante protection.

Vous voyez que, dans la parole prophétique, nous avons retrouvé ce que nous avons dans la tradition de l'Église, ce que souvent nous lisons, non dans les inscriptions, mais dans les figures des saintes icônes, ce que nous honorons aujourd'hui avec joie par une solennité religieuse, - nous avons retrouvé la très sainte Vierge Mère de Dieu, montée au ciel après sa dormition sur la terre, se tenant comme Reine dans la gloire auprès du Roi de gloire, et intercédant pour nous d'une manière bienfaisante et salutaire.

Réjouissez-vous, vous qui êtes vierges : la virginité a été élevée à la royauté dans les cieux, et, de là, vous protège royalement. Ne soyez pas tristes, vous qui enfantez : la Mère du Seigneur, quoiqu'elle n'ait pas éprouvé les douleurs de l'enfantement dans un enfantement sans péché, n'en connaît pas moins profondément par expérience les peines de l'amour et de la sollicitude d'une mère; et de cette manière, comme son divin Fils, ayant été tentée elle-même, elle peut, par la grâce de ce Fils, et elle veut, dans sa propre bonté, aider les autres qui sont aussi tentées. Réjouissez-vous, vous tous qui êtes nés des femmes, car si le Fils de Dieu, dans son

Incarnation, ne rougit pas de nous *appeler ses frères* (Heb 2,11) assurément sa très pure Mère non plus ne rougit pas de nous appeler tous ses enfants, et d'avoir compassion de nous tous dans son coeur maternel.

Mais ce n'est pas, assez que nous vous encourageons et que nous vous consolions par l'assurance de la protection de *la Reine qui se tient à la droite* du Roi de gloire, dans les cieux. Il faut et que l'on vous élève, et que vous vous élevez, sinon à la même hauteur, du moins assez près d'elle. Le Prophète déclare que cela doit être inévitablement. *Les vierges, dit-il, seront amenées au Roi à sa suite.* Quelles sont ces vierges ? – Sans aucun doute, ce ne sont pas simplement les vierges selon la chair, puisque *la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de de Dieu*, (1 Cor 15,50), mais les vierges de l'esprit, en particulier les âmes ayant purifié et élevé par la grâce la virginité naturelle, et, en général, les âmes ayant conservé et ayant accru la virginité spirituelle avec laquelle elles sont nées de l'Esprit dans l'eau du baptême, ou en ayant réparé les blessures par un repentir parfait et par une vie repentante.

Âmes chrétiennes ! est-ce donc que vous n'aspirez pas à suivre, dans le cortège des vierges sages, la Vierge par excellence ? est-ce donc que quelqu'une de vous se vouera volontairement au sort des vierges folles ? Est-ce donc que votre coeur n'aura pas une soif ardente de s'approcher de l'Époux céleste, que le Père céleste Lui-même a proclamé plus d'une fois son Bien-aimé, non par quelque nécessité d'exprimer son Amour pour Lui, mais afin d'exciter envers Lui notre amour ?

Oui bien êtes-vous affaiblies par la pensée de peu de foi qu'il est douteux que l'on puisse atteindre à une pareille hauteur ? Mais il n'y a pas place au doute sur la possibilité de ce que la parole infaillible du Prophète prédit et promet comme devant, arriver : *Les vierges seront amenées à sa suite.*

Ou bien le sentiment de votre indignité vous accable-t-il, et empêche-t-il le désir divin de prendre des ailes ? Distinguez le sentiment de l'indignité, qui est juste, du désespoir accablant, qui est injuste. Est-ce pour ceux qui sont dignes qu'est venu sur la terre le Fils de Dieu ? - *Je ne suis pas venu, dit-Il, appeler les justes, mais les pécheurs, à la pénitence* (Mc, 11,17). *Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* (Mt 18,11). Si le Sauveur est vertu, non seulement vers les indignes et les pécheurs, mais encore vers ceux qui étaient perdus, réciproquement donc, non seulement les indignes et les pécheurs, mais encore ceux qui sont perdus, ont l'espoir de s'approcher de leur Sauveur; ils n'ont qu'à désirer vivement, à s'avancer, à s'efforcer de se préparer à ce rapprochement, non par leur propre force, mais par le secours encore de sa grâce.

Les âmes désireuses d'être amenées à la suite de la Reine qui se tient à la droite du Roi de gloire, doivent s'y préparer en se parant d'un ornement semblable à celui dont elle est parée elle-même : *Toute la gloire de la fille du Roi est au dedans.* Que signifie cette gloire qui est au dedans ? - C'est ce que nous apprend saint Basile le Grand : *Celui qui se pare lui-même pour le Père qui voit dans le secret, et qui prie, et qui fait tout, non pour se montrer aux hommes, mais pour se montrer à Dieu seul, celui-là a toute la gloire au dedans, comme la fille du Roi elle-même.*

Et voilà, chrétiens, le viatique de ce jour, pour marcher dans le chemin du royaume, à la suite de la reine qui monte au ciel; voilà la leçon de ce jour de l'école de Jésus Christ : ayez la dignité et la gloire au dedans, la piété et la vertu dans le coeur, dans le fond de l'âme devant les yeux de Celui qui voit tout, et non pas seulement à la surface, dans les paroles et les actions extérieures, devant les yeux des hommes. Leçon toujours utile et salutaire, mais, ce semble, réclamant particulièrement une étude attentive dans ce siècle qui vit tant à la surface, et, par une suite naturelle de la distraction, ne regarde certainement pas assez au dedans !

Combien absorbe d'attention, combien dérobe de temps, combien épuise de moyens, chez un grand nombre, la passion violente de l'éclat et des agréments dans la vie extérieure, dans l'habitation, le vêtement, la nourriture, la boisson, les réjouissances ! Ces gens, en grand nombre, pensent ou même disent : Quel mal y a-t-il à ce que nous cherchions notre satisfaction ? Triste justification pour l'activité d'un être raisonnable et moral, qu'il n'en résulte pas de mal ! Cette justification elle-même ne contient-elle pas l'accusation que, dans cette activité, il n'y a point de bien, point d'utilité, point de dignité ? Mais si, pour corriger votre activité, il faut nécessairement vous montrer la verge d'un malheur menaçant, voyez comment, à mesure du débordement du luxe, diminue la suffisance, et augmente au delà de toute mesure le dépôt, au fond de la société, d'une mendicité malhonnête et fainéante; comment la passion de l'éclat, passant des riches à ceux qui ne le sont pas, produit, l'indifférence dans le choix des moyens de la satisfaire et nuit à la moralité individuelle et publique, et en même temps à l'ordre et à la comment l'habitude de se contenter des apparences de la vie extérieure se glisse dans la vie spirituelle et nuit, au sentiment

moral, laisse mécontent celui qui a fait une bonne action jusqu'à ce qu'elle ait été imprimée et publiée, ne permet pas à celui qui a montré quelque mérite de demeurer en repos dans la conscience de son mérite, et le tourmente de la soif des distinctions extérieures.

Prenons garde de nous tromper dans la détermination du prix comparatif de l'extérieur et de l'intérieur, d'échanger de l'or contre du cuivre, et de l'argent contre de l'étain, et, en nous arrêtant à l'extérieur, de nous embourber dans la frivolité. Ce n'est pas l'intérieur qui est pour mais l'extérieur pour l'intérieur, les biens extérieurs, visibles, pour le corps, le corps pour l'âme, l'âme pour Dieu et pour le royaume de Dieu; or, *le royaume de Dieu*, selon la parole du Seigneur, *est au de-dans de vous* (Lc 17,21), si vous ne vous êtes pas asservis à l'extérieur et si vous ne vous y êtes pas perdus.

Occupez-vous et usez de l'extérieur d'une manière correspondante à l'utilité, avec modération; mais hâtez-vous toujours de revenir à l'intérieur.

Dis à la chambre décorée : Tu n'es pas la salle de l'Époux céleste. Sa salle, - c'est un coeur innocent. *Il s'établit par la foi dans les coeurs* (Éph 3,17).

Dis à tes vêtements élégants . Aucun de vous n'est bon pour être le vêtement nuptial (cf. Mt 22,12) avec lequel on entre à la noce royale, et sans lequel on est jeté dans les ténèbres extérieures. Ce vêtement, on ne le tisse pas sur le métier, et on ne l'apporte pas d'une terre étrangère; il se reçoit en partie d'en haut, en partie il se travaille par les propres efforts de chacun, suivant ce qui a été dit : *Revêtez-vous de notre Seigneur, Jésus Christ* (Rom 13,14); *revêtez-vous d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur et de patience* (Col 3,12).

Dis à ton festin somptueux : Ce n'est pas ici que viendra l'hôte céleste, quoiqu'il ait promis d'entrer, et de souper, chez quiconque lui *ouvrira la porte* (Apo 3,20). Il a une autre nourriture : *L'homme ne vit pas seulement du pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (Mt 4,4). Il faut lui ouvrir les portes du coeur; et ce qui les lui ouvre, c'est la prière, l'amour et l'observation de sa parole : *Si quelqu'un M'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* (Jn 14,23).

Dites aux pensées de vanité et de cupidité, quand elles s'approchent de vos bonnes actions : Éloignez-vous, renards qui ravagez la vigne (cf. Cant 2,15); nous voulons conserver pour le Maître de la vigne un fruit qui nait été touché par personne.

A l'aide des réflexions et des pratiques spirituelles qui viennent de vous être indiquées, et d'autres semblables, que le Père céleste vous donne, mes frères, *selon la richesse de sa Gloire*, d'être fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur (Ép 3,16), afin qu'ayant la gloire au dedans, nous soyons trouvés dignes d'être introduits dans la gloire, éternelle. Amen.

DEUXIEME SERMON POUR LA FETE DE LA DORMITION  
DE LA TRES SAINTE MERE DE DIEU

1850

«Car pour moi, vivre, c'est Jésus Christ, et mourir, un gain.» (Phil 1,21)

Aujourd'hui, ce semble, nous sommes à une pompe funèbre, mais nous sommes sans tristesse. Comment ces contrastes se sont-ils rencontrés et accordés ?

La sainte icône placée ici pour nous faire comprendre la signification du jour présent et l'objet de la présente réunion, offre à nos regards un lit funèbre; sur ce lit un corps saint et réceptacle de vie, mais maintenant inanimé, et à l'entour - la réunion de ceux qui vont le porter et l'accompagner au tombeau de Gethsémani. C'est bien - une pompe funèbre. Cependant notre, réunion, qui se joint à la réunion funèbre peinte et rappelée ici, se réjouit et célèbre une fête. Comment donc se sont rencontrés et accordés ces contrastes ? et pourquoi sont-ils rapprochés même par les ordonnances de l'Église ?

Évidente est ici la puissance de la bienheureuse sainteté. Elle transforme la mort même en vie, et, par conséquent, le deuil aussi en joie. La très sainte Vierge a put, avec plus de droit que saint Paul lui-même, s'attribuer ces paroles qu'il a dites : *Pour moi, vivre, c'est Jésus Christ, et mourir, un gain*. La Mère de la Vie ne doit pas être retenue par la mort, quoiqu'elle en doive pourtant traverser le domaine. L'Église considère le cercueil de la Mère de Dieu comme un gradin pour monter au ciel où elle va pour, selon la vision prophétique, en qualité de reine, *se placer la droite* (Ps 44,20) de Jésus Christ, le Roi céleste, et pour, non seulement jouir elle-même de la félicité dans le royaume céleste, mais, par l'effet de l'intercession de sa prière, en faire descendre sur nous une pluie de bénédictions. Par conséquent, comment ne pas nous réjouir ? Comment ne pas triompher ?

Quant à ce que l'Église, au milieu de la joie d'une fête, a mis aussi sous nos yeux le lugubre spectacle d'une pompe funèbre, c'est assurément parce qu'ainsi l'exige la simple vérité de l'événement commémoré; mais c'est aussi, je pense, parce que l'Église notre mère, autant elle désire nous élever à la contemplation de l'immortalité et du ciel, autant elle trouve nécessaire de présenter à notre attention et à notre méditation la mort et le cercueil.

En parcourant le chemin de la vie terrestre, nous ne savons pas certainement ce que nous rencontrerons plus près ou plus loin, la richesse ou la pauvreté, les honneurs ou l'humiliation, l'amour ou la haine, la joie ou l'affliction. Malgré cet inconnu, nous nous efforçons plus ou moins, quoiqu'au hasard, de ne pas laisser échapper les plus agréables de ces rencontres, et d'éviter les désagréables. Mais il y a une rencontre, certaine, inévitable, c'est la rencontre de la mort. Ne faut-il pas y songer ? Si tu rencontres les désagréments de la vie, par exemple la pauvreté, tu peux encore, même avec elle, continuer ton chemin, quoique non sans peine, et espérer une autre rencontre meilleure; mais si tu rencontres la mort, tu tombes dans de ses mains, et elle, ne se conduit pas, dit-on, doucement et pacifiquement avec tout le monde. *Précieuse est devant le Seigneur la mort de ses justes* (Ps 115,5). *La mort des pécheurs est terrible* (Ps 33,22). Ainsi donc, la raison n'exige-t-elle pas que l'on s'inquiète à temps et sans délai de se disposer le mieux possible à rencontrer la mort avec confiance ? Sans délai dis-je, parce que la mort ne nous a pas promis d'attendre que nous nous préparions à la rencontrer.

Faut-il parler de ceux qui pensent, non résoudre la question de la préparation à la mort, mais l'annuler par la pensée du néant après la mort ? Je sais, par l'avertissement du sage, qu'ils ont dit, *pensant follement en eux-mêmes : Nous sommes nés par le plus grand des hasards, et, après cela, nous serons comme n'ayant pas été : notre corps sera une poussière, et notre esprit se dissipera comme une vapeur, légère* (Sag 2,1-3). Il serait difficile de croire qu'il y ait des gens qui pensent de cette manière, s'il n'était pas connu que le mal, pour son existence, a besoin du mensonge et de l'insanité. L'expression du sage est remarquable : *Ils ont dit, pensant follement en eux-mêmes :*

Ces gens-là parlent ainsi, non parce qu'ils sont convaincus, mais parce que leurs pensées se sont écartées de la vérité et de la vertu, ils s'efforcent d'exprimer d'une manière séduisante leurs pensées menteuses, afin d'en appuyer leurs principes vicieux : *Que la force soit pour nous la loi de justice : prenons le juste dans nos pièges, parce qu'il est devenu, pour nous l'accusateur de nos pensées* (11-14). Je n'ai nulle envie de parler d'eux davantage. C'est une honte pour

l'humanité qu'il y ait des gens qui s'imaginent être plus sages que les autres, et qui raisonnent plus sottement que le ver, lequel se dispose à la mort en se préparant un tombeau de fil ou de soie, non pour y disparaître, mais pour y déposer sa vie terrestre de ver et ressusciter à la vie aérienne de papillon.

Quelques-uns, n'étant point participants de la sottise et de la folie de repousser la pensée de la mort par des rêves d'incrédulité, songent cependant peu ou point du tout à la mort, parce qu'ils sont extraordinairement occupés d'autres objets. Il n'y a pas peu de ces gens-là, et il n'y a pas à les chercher bien loin. C'est le monde. - Passionné pour les plaisirs sensuels, tantôt il cherche les plaisirs, tantôt il s'y plonge, tantôt il se repose de leurs fatigues, tantôt il se remet à les chercher; c'est à cela que se passent ses jours et ses nuits : il a bien autre chose à faire, et son âme n'est guère instruite à s'entretenir de la pensée peu souriante de la mort. Si par hasard cette pensée lui vient, il se hâte de la chasser, sans réfléchir que, s'il est pénible de supporter la présence inopinée de la pensée de la mort, combien il sera plus pénible de supporter la présence inopinée de la mort elle-même qu'il ne sera plus possible d'éloigner ! L'homme, continuellement occupé d'affaires par obligation de service, par goût, par devoir de subordination, par nécessité de pourvoir à sa subsistance, par avidité du lucre et des richesses, vit ordinairement dans ses affaires : elles envahissent son temps, ses facultés, ses forces, ses pensées, ses désirs. S'il porte ses regards vers l'avenir, c'est pour y voir quel nouveau travail lui est encore réservé et quel nouveau profit il y peut, atteindre dorénavant. Avec le riche de l'Évangile, il construit pour l'avenir de nouveaux greniers, il forme de nouveaux plans de prospérité terrestre; lui non plus n'a pas le temps de songer que, peut-être, même sans l'avertissement dont fut favorisé le riche de l'Évangile, *cette nuit même on lui redemandera son âme* (Luc 12,20). Esclave des habitudes et des coutumes frivoles, même lorsque ses années le rapprochent de la mort, il ne veut pas remarquer son approche, quoi quelle soit déjà presque sous ses yeux. La nourriture et le vêtement, les visites reçues et rendues, les réjouissances habituelles l'absorbent comme un service et une fonction; l'occupation puérole du jeu constitue pour lui une tâche journalière. Dans les loisirs que lui laissent ces loisirs actifs, il erre par la pensée dans les souvenirs chimériques du passé, afin de ne pas se heurter à un avenir moins chimérique et de ne pas se trouver en face de la mort. A quoi peut conduire une telle inattention à la mort, si ce n'est à des embarras en présence de la mort et au delà de la mort ? Si même il ne nous avait pas été dit qu'il y a là-bas l'abîme infernal et le feu de la géhenne, menaçant ceux qui, durant la vie terrestre, ne se sont pas construits une échelle pour monter au ciel, nous pourrions, des propriétés mêmes de notre âme et de ses expériences dans la vie terrestre, conclure combien il est dangereux d'arriver dans le monde des esprits sans préparation spirituelle, avec des habitudes seulement et des passions pour le terrestre et le sensuel. L'âme trouve du plaisir et vit dans ce à quoi se sont attachés l'esprit et la volonté : la privation de tout cela est pour elle la faim, l'affliction, la souffrance, la mort. - Mais la séparation de l'esprit et de la volonté d'avec un objet, et leur attachement à un autre, selon l'ordre de la nature, ne s'accomplissent pas tout d'un coup. C'est pourquoi, pour toute âme qui arrive tout d'un coup, à travers la mort, dans le monde des esprits avec les seules habitudes et passions terrestres, sans préparation spirituelle, il doit naturellement se passer quelque chose de semblable à ce qui arriva au mauvais riche dépeint dans l'Évangile, lequel, comme il ne s'était occupé, jusqu'à la mort que de délecter sa langue par le manger et le boire, ne trouva encore en lui, après la mort, de pensée plus haute ni de désir meilleur pour lui que de rafraîchir sa langue, mais aussi ne trouva pas même la goutte d'eau désirée. L'âme nouvellement arrivée dans le monde inconnu des esprits rêve de ses occupations terrestres habituelles, a soif de ses jouissances sensuelles habituelles; mais elles ne s'y trouvent pas. Au contraire, il y a là les objets de contemplation les plus élevés, les plus pures sources de joie et de félicité; mais tout cela est étranger à son esprit et à sa volonté. Que reste-t-il donc pour elle ? Son vide intérieur, la faim, l'affliction, la souffrance, ce qui constitue pour elle la mort.

Ainsi donc il est évident que pour franchir avec confiance le tombeau, il faut s'y disposer et s'y préparer en deçà du tombeau. De quelle manière ? - Il faut autant, que possible se dégager et se délivrer de l'attachement et de la passion pour le terrestre, le charnel, le sensuel, parce que *la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu* (1 Cor 15,50). Mais comme nous attendons, selon sa promesse, *de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habitera* (2 Pi 3,13), il faut, chercher la justice afin qu'elle vive en nous, et que nous puissions, après la mort, vivre avec elle dans le royaume de Dieu; il faut nous inspirer de l'amour du bien; il faut faire de bonnes oeuvres.

Peut-être quelques-uns penseront-ils : Comment nous seront utiles au delà du tombeau les bonnes oeuvres que nous aurons faites dans la vie terrestre ? Elles resteront, sur la terre, de même que tout ce que nous avons et faisons ici. - Non, mes frères. Ce n'est pas ainsi que

pensent ceux qui connaissent les mystères et les décrets de Dieu. Ils croient que les bonnes oeuvres passent avec nous au delà du tombeau. La voix du ciel qui parla témoin des mystères Jean, appela bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, et leur promit le repos, et elle en donna ce motif : *car leurs oeuvres vont à leur suite* (Apo 14,3). Si la substance de quelques bonnes oeuvres, par exemple l'aumône donnée, et appartient à la terre et y reste, l'esprit des bonnes oeuvres n'en appartient pas moins à l'âme, au coeur, à la volonté, à la conscience, et par conséquent il se transporte jusque dans l'éternité, et il se découvre par la paix de la conscience, par la sainte force de la volonté, par la joie du coeur, par la béatitude de l'âme.

Du reste, nous nous tromperions nous-mêmes si nous disions : Nous ferons de bonnes oeuvres, et ce sera assez pour notre préparation à une mort confiante et à l'éternité bienheureuse. La parole de Dieu dit de la loi de Dieu et des oeuvres bonnes selon elle : *L'homme qui fera ces choses, y trouvera la vie* (Gal 3,12). Mais elle dit aussi : *Celui qui garde toute la loi, mais la viole en un seul point, est coupable contre toute la loi* (Jacq 2,10). Qui de nous n'a pas péché contre un seul point, et, plus que contre un seul point ? Et par conséquent, qui n'a pas nui plus ou moins même à ses bonnes oeuvres ? Qui ne s'est pas rendu coupable devant la Justice éternelle de Dieu ? Or, la culpabilité conduit, non au repos et à la félicité, mais au jugement et au châtement. Ainsi donc, dans notre préparation à l'avenir, il nous incombe encore le souci important de purifier même nos bonnes oeuvres du mélange du péché, et de nous affranchir de la culpabilité. Mais si même nos bonnes oeuvres ne nous-sont pas un secours suffisant, et même demandent elles-mêmes du secours, où trouverons-nous donc un secours suffisant ? Le ciel, et la terre, et les anges eux-mêmes, peuvent-ils faire qu'un coupable soit innocent, et qu'un pécheur soit saint ? Certainement ils ne le peuvent pas. Et que deviendrons-nous donc ? Faut-il donc enfin reconnaître que, par le dommage porté à notre nature par le péché, nous sommes des êtres perdus ? En vérité nous sommes des êtres perdus : seulement, que cette reconnaissance soit sans désespoir, et non sans espérance, et de là s'ouvre la vue sur le véritable chemin du salut. En effet, *le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* (Mt 18,11). Le Fils de Dieu incarné nous affranchit de l'assujettissement à la justice éternelle, puisqu'il est *l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde* (Jn 1,29). Il donne à nos bonnes actions la force, la pureté et la perfection, puisque Dieu a envoyé soit Fils afin que la justice de la loi soit accomplie en nous qui *ne marchons pas selon la chair, mais selon l'esprit* (Rom 8,3-4). Il nous parle, et *ses paroles sont esprit et vie* (Jn 6,63). Il commande, et avec le commandement Il unit la félicité et le royaume du ciel : *Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume du ciel est à eux* (Mat 5,3). Il ordonne de croire, et Il promet : *Celui qui croit en Moi, même s'il meurt, vivra* (Jn 11, 25). Il appelle à Le suivre, et Il promet : *Là où Je suis, mon serviteur sera aussi* (Jn 12,26). Il souffre sur la croix, et Il nous donne l'exemple et la force *de crucifier la chair avec ses passions et ses convoitises* (Gal 5,29). Il meurt, Il ressuscite, et Il nous fraie au travers du domaine de la mort un chemin facile vers la vie éternelle.

Vois-tu maintenant, chrétien, ce qui est nécessaire par-dessus tout pour une bonne préparation à la mort et à la vie future ? Crois au Seigneur Jésus, et invoque-Le; suis son enseignement et son exemple; attache-toi à Lui par le souvenir, et par l'esprit, et par le coeur, et tu pourras, sans hésiter, dire avec saint Paul : *Pour moi, vivre, c'est Jésus Christ, et mourir, un gain*. Amen.

## TROISIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

«Il a regardé l'humilité de sa servante : car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse.» (Luc 1,48)

Entre les personnes qui sont assidues aux offices divins, qui ne connaît ce chant que l'Église répète si souvent en l'honneur de la très sainte Vierge Marie : *Toutes les nations vous glorifient, Vierge Mère de Dieu* ? Si nous réfléchissons sur l'origine de ce cantique et sur le sens de ses paroles, un spectacle merveilleux et incompréhensible se présente à l'esprit qui le veut contempler. Dans le lointain des temps passés, voyez-vous se transporter de la ville ignorée de *Nazareth* à une autre petite ville, également sans gloire, de la montagneuse Judée, une Vierge pauvre et inconnue dans le monde ? Elle salue sa vieille parente du saint accoutumé; mais soudain elle éveille en elle l'enthousiasme prophétique, elle est saluée par elle comme *Mère de Dieu*, et, animée elle-même d'un enthousiasme pareil, elle prophétise à son tour d'elle-même : *Voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse*. Sa voix est entendue des nations, des siècles et des confins de l'univers, et les nations, les siècles et les confins de l'univers lui répondent : Voilà que nous accomplissons votre parole : *Toutes les nations vous glorifient, Vierge Mère de Dieu*.

Ce temple, cette fête, cette assemblée religieuse et solennelle prennent part aussi à l'accomplissement de cette prophétie de la très sainte Vierge, que toutes les nations la glorifieront. En elle aussi se trouve glorifié ce qui, jusqu'à elle, avait toujours été un objet de pleurs, – la fin de la vie terrestre.

Comprenons par là, mes frères, toute la haute signification de ces paroles de la très sainte Vierge : *Voilà que désormais toutes les générations me diront bienheureuse*. Ce n'est pas une simple parole de joie, une prévision s'exprimant au hasard comme un pressentiment; c'est une prophétie dans l'acception la plus rigoureuse du mot, la parole de l'Esprit saint dans la bouche de Marie, un témoignage des desseins et de la volonté de Dieu sur sa destinée comme sur nos obligations envers elle.

Comprenons aussi la haute importance de la tradition selon laquelle l'Église universelle, dans toutes ses cérémonies, glorifie constamment et avec ferveur la très sainte Mère de Dieu. Ce n'est pas une simple tradition humaine, ce n'est pas seulement une habitude introduite par une piété volontaire, ce n'est pas une imitation de l'exemple d'une croyance particulière, mais bien une pensée de l'Esprit saint transmise aux hommes, la suite d'une indication du doigt de Dieu, l'accomplissement d'un devoir aussi saint que juste et propice pour un chrétien.

La loi suivant laquelle se produisent les véritables prophéties, l'apôtre Pierre l'a exprimée dans les paroles suivantes : *Car les prophéties ne sont pas venues de la volonté des hommes, mais le saint Esprit a inspiré les saints hommes de Dieu qui ont parlé* (II Pi 1,21). Deux signes doivent se réunir pour caractériser une vraie prophétie et en démontrer l'authenticité : premièrement, la prédiction doit être telle qu'on ne puisse ni la tirer de circonstances connues, par des déductions rationnelles, ni l'expliquer par la situation naturelle du prophète; secondement, la prédiction doit s'accomplir avec ponctualité. Si la prédiction se déduit par des conclusions rationnelles, ou s'explique par la situation naturelle de son auteur, ce n'est plus qu'une prévision humaine, et non une prophétie inspirée de Dieu. Si la prédiction ne s'accomplit pas exactement, c'est une prédiction fautive, et non pas une prophétie vraie, ou, tout au moins, elle n'a pas été puisée dans la vérité. C'est ainsi que les prophètes eux-mêmes nous apprennent à juger des prophètes. *Lorsque sa parole sera accomplie, on le reconnaîtra pour un prophète envoyé par le Seigneur dans la vérité* (Jér 28,9).

Appliquons ces principes à la prophétie de la très sainte Vierge.

D'où une Vierge pauvre et inconnue au monde aurait-elle pu, par le raisonnement, tirer une prévision si sublime; sur quoi aurait-elle pu fonder naturellement l'espérance si extraordinaire qu'elle serait reconnue et glorifiée non seulement par le monde contemporain, mais encore par toutes les nations de tous les temps à venir ? Serait-ce sur ce qu'elle était de race royale ? – Mais la gloire de sa race avait passé depuis longtemps; elle était elle-même mariée à un charpentier, et

il y a trop loin, assurément, d'un pareil sort à une gloire universelle. Serait-ce de ce qu'il lui avait déjà été annoncé qu'elle serait la Mère du Christ ? – Mais si elle avait jugé de ce fait même par les idées de son temps, et comme en jugèrent les apôtres eux-mêmes devant le Christ, et que, par conséquent, elle eût attendu *le rétablissement du royaume d'Israël* (Ac 1,6), combien peu d'espérance elle aurait pu tirer de là même, d'une gloire qui pût s'étendre dans tout le monde et chez toutes les nations ! Lequel des rois d'Israël fut plus illustre que David ? Quelle mémoire, dans la race israélite, fut plus bénie que la mémoire du chef de la race, Abraham ? Cependant, non seulement la mère d'Abraham et la mère de David ne sont pas appelées bienheureuses par leurs descendants, mais leurs noms ne leur sont pas même connus. La Mère du Messie pouvait-elle se promettre beaucoup de ces exemples, en jugeant naturellement d'après l'esprit et les idées de son peuple et de son temps ? Il faut en outre se souvenir de l'humilité profonde de la toute-bénie Marie. Celui-là qui n'a pas une idée modeste de son mérite, de ses vertus, peut se flatter des plus brillantes espérances; mais sa disposition d'esprit n'était point de ce genre. Dans le moment même où elle glorifie Dieu de l'avoir choisie pour la haute destinée de Mère du Seigneur, elle ne voit en elle-même qu'une servante, elle ne parle que de sa nullité : *Il a regardé l'humilité de sa servante*. Comment donc, d'une pensée si humble, passe-t-elle subitement à ces expressions si hautes sur elle-même : *Désormais, toutes les générations me diront bienheureuse* ? Il est évident que ce n'est pas des propres semences de son esprit et de son cœur que s'est élevée cette pensée. L'Esprit saint, auquel elle s'était livrée tout entière dans l'enthousiasme de sa prière, illumina son esprit en ce moment, anima ses lèvres, et elle exprima la destinée que Dieu lui avait faite dans ses desseins, et ce que, sous la direction de sa providence, l'Église universelle devait accomplir par rapport à elle.

De même que la prédiction de la très-sainte Vierge porte les signes de la parole de Dieu s'exprimant par sa bouche, ainsi l'accomplissement de cette prédiction porte le caractère d'une œuvre de Dieu, non seulement en général, parce que l'évènement correspond pleinement à la prédiction, mais encore en particulier, parce que cet évènement arriva et se confirma d'une manière qui ne saurait indiquer ni les voies ordinaires de la nature, ni l'œuvre des mains des hommes. Si celui-là trouve la gloire dans le monde, qui la cherche ou qui profite habilement des occasions de la rencontrer, ce sont là les voies du monde, c'est là l'œuvre des mains des hommes. Mais lorsque celui qui fuit la gloire trouve, parmi les hommes, une gloire pure, élevée, plus grande même que la gloire humaine, il est évident qu'il n'a pas suivi les voies du monde, que ce n'est point là une œuvre humaine; il y a ici un motif de rechercher les voies de Dieu, de discerner le doigt de Dieu. *Je ne cherche pas la gloire des hommes* (Jn 5,41), dit le Fils de la Vierge Marie; mais sa gloire couvre la terre, et il est évident que c'est *la gloire qui vient de Dieu seul*. Il ouvrit une pareille voie de gloire pour sa très-pure Mère. Il semble qu'il lui appartint moins qu'aux autres de fuir la gloire qu'elle s'était prédite à elle-même; elle n'en chercha pas moins constamment à l'éviter et à s'y soustraire. Quand le peuple était dans l'enthousiasme aux paroles divines de Jésus, quand il le glorifiait pour ses miracles, quand il le recevait en triomphe comme un roi, nous ne voyons pas une seule fois, dans l'Évangile, sa Mère apparaître auprès de lui dans ces circonstances, pour partager sa gloire. Au contraire, nous la voyons se hâter d'accourir auprès de lui avec ses sentiments de mère, quand on l'humilie, quand *on le traite d'insensé* (Mc 3,21,31); nous la voyons au pied de sa croix, partageant ses souffrances et son opprobre, notre Seigneur Jésus Christ lui-même, dans les jours de sa vie terrestre, ne se hâta pas de découvrir la gloire de sa Mère, afin que l'on ne prit pas pour l'œuvre de l'amour naturel, de l'amour humain, ce qui devait être l'œuvre de la grâce d'en haut. C'est pour cela qu'il n'est pas étonnant que les apôtres mêmes n'aient pas assez compris dès ce temps, comme ils n'ont pas assez compris beaucoup d'autres choses, quel degré d'honneur et de respect il convenait de rendre à la Mère du Seigneur, et que Jésus ait dû, du haut de la croix, donner les principes de cet enseignement au disciple bien-aimé : *Voilà ta mère*. Tel fut l'éloignement de la très sainte Mère de Dieu pour la gloire qui l'attendait, éloignement du reste conforme à son humilité aussi bien qu'au temps où *Jésus n'était pas glorifié*. Mais remarquez comme, dès ce même temps, la gloire lui vient par une voie qui, en apparence, n'était point préparée. Comme l'éclair part d'un nuage, elle sort tout à coup de la bouche d'une femme qui, dans l'enthousiasme où la jettent les paroles divines de Jésus, *élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : Bienheureux le sein qui t'a porté !* Cette femme inconnue n'avait certainement pas entendu ce que la Mère de Jésus, plus de trente ans auparavant, avait dit à la seule Élisabeth : *Toutes les générations me diront bienheureuse*; et cependant, comme elle accomplit exactement la prophétie, non seulement quant à l'esprit, mais encore quant à la lettre : *Bienheureux le sein !* Peut-on ne pas remarquer ici, de la prophétie à l'accomplissement, les voies uniques de Dieu, par lesquelles vient la *gloire qui est de Dieu*, – le

souffle unique de l'Esprit de Dieu qui commence il exciter *toutes les générations à dire bienheureuse* la Mère toujours Vierge ?

Lorsque le Seigneur crucifié est glorifié par sa résurrection et par son ascension au ciel, alors la gloire de sa divine Mère n'apparaît plus avec la rapidité de l'éclair, mais, selon l'expression de Salomon, *se levant comme l'aurore*, de sorte que celle qui est *belle comme la lune* devant le Soleil de vérité, – celle-là même, après l'ascension de son Fils au-dessus de tous les cieux, reste pour la terre *élue comme le soleil*, au milieu des onze ou douze étoiles, c'est-à-dire des apôtres. Tous ceux-ci, dit le Livre de leurs actes, *persévéraient unanimement dans la prière avec les femmes et Marie, Mère de Jésus* (1,14). Remarquez que, tandis qu'on ne l'avait jamais vue avec les apôtres quand Jésus était là, elle est maintenant inséparable de leur assemblée : *ils persévéraient*, ils demeuraient constamment, *avec Marie, Mère de Jésus*. Que signifie ce nouvel arrangement ? – Quoiqu'on puisse l'expliquer simplement par le désir de prier en commun pour attendre en commun la descente du saint Esprit, cependant, si l'on examine attentivement, on peut découvrir là quelque chose de particulier et de plus mystérieux. Si le vase qui a contenu un parfum en conserve l'odeur même après qu'on l'en a retiré, et continue jusqu'à un certain degré l'action du parfum lui-même, combien plus celle qui avait été le vase de la Divinité au temps de l'incarnation, devait-elle être imprégnée pour l'éternité du parfum divin de la grâce de Celui dont le nom seul est *une huile parfumée répandue* (Cant 1,2); et c'est pour cela qu'il lui était propre et comme naturel de rapprocher des hommes, par sa présence et sa prière, la présence bienfaisante et l'action salutaire de Celui qui avait habité en elle autrefois corporellement, et qui habitait toujours en elle spirituellement et divinement. Cette action bienfaisante de leur communication avec la Mère du Seigneur, les apôtres l'éprouvaient certainement dans leurs cœurs, d'autant plus pleinement qu'ils avaient une plus grande soif de l'éprouver, afin de combler le vide que laissait en eux la privation de leur communication visible avec le Seigneur monté au ciel; et ainsi, elle devint le centre profond de leur unité, quoique, à cause de son humilité, elle continuât à décliner toute espèce de pouvoir sur leur assemblée. *Ils persévéraient unanimement avec Marie, Mère de Jésus*. Enfin l'on vit apparaître merveilleusement et triomphalement, comme la force centrale de l'Église, l'influence de celle qui était *élue comme le soleil*, lorsque, selon la loi des êtres terrestres, ayant connu son coucher sur la terre, elle se leva au jour sans soir du ciel : car la lumière de l'Esprit saint fit connaître aux apôtres dispersés dans le monde pour la prédication de l'Évangile, ce temps de leur dernière communication avec elle dans le monde visible, et l'inspiration de l'Esprit les réunit autour de son lit de mort, de son cercueil qui contenait la vie. Depuis ce jour, selon l'expression de l'Église, *sa gloire, digne de Dieu, resplendit des mêmes merveilles*. En vain les ténébreuses subtilités des ennemis de la vérité se sont efforcées d'obscurcir sa gloire, elles n'ont fait qu'exciter le zèle des vrais croyants à la glorifier. Ni la distance des lieux, ni la suite, ni les vicissitudes des temps n'affaiblissent l'éclat de sa gloire. Quelque éloignés que soient nos jours reculés de la communication intuitive avec elle, cela n'empêche pas la foi de la contempler, la prière d'aller à elle, entre autres moyens, par l'entremise de ses saintes icônes; et elle-même, par ces images et des signes mystérieusement communicatifs, vient au-devant de la foi et de la prière, et étend la grâce qui lui a été appropriée et sa puissance bienfaitrice sur tout ce que fait l'Église qui, en retour, la proclame universellement bienheureuse, autant par un devoir de dévotion envers la Mère de Dieu que par un sentiment de foi, d'espérance et de reconnaissance.

Chrétiens ! plus nous sommes parfaitement convaincus que la gloire de la très-sainte Vierge dans l'Église est l'œuvre de Dieu, que notre devoir de la glorifier est une prescription de Dieu, plus soigneusement et plus fidèlement nous devons remplir ce devoir.

Nous glorifions Marie toujours vierge. Est-ce sincèrement ? N'est-ce point par adulation ? L'adulation est méprisée même parmi les hommes, qu'elle trompe cependant quelquefois; mais Marie vivant au ciel, voyant en Dieu qui voit tout, on ne peut pas la tromper. L'adulation est-elle possible, dira-t-on, là où l'éloge le plus sublime reste au-dessous de son objet ? – Nous sommes adulateurs, si nous louons ce que nous n'estimons pas intérieurement. Ainsi donc, tout en glorifiant la Vierge par excellence, honorons-nous la virginité ? Estimons-nous la chasteté ? Gardons-nous la pureté ? Haïssons-nous l'impureté ? Sommes-nous zélés pour notre purification ?

Nous glorifions dans le temple la Mère toute-bénie; mais quelques-uns ne font-ils pas le contraire chez eux ? Les enfants n'outragent-ils pas les noms bénis de père et de mère par la désobéissance et l'irrévérence, et les parents eux-mêmes ne font-ils pas la même chose par le mépris des obligations et des vertus de la paternité ?

Nous célébrons ici la grandeur de l'humilité, la profondeur du silence de Marie; mais n'apportons-nous pas ici même, avec nous, notre orgueil, notre vanité, notre frivolité, notre

distraktion et notre goût pour les vaines conversations ? Et le tumulte des passions n'étouffe-t-il pas dans notre cœur les hymnes de notre bouche ?

Nous félicitons avec Élisabeth celle qui *a cru*, et qui a mérité par là d'introduire dans le monde le Maître de la foi; nous admirons la Vierge pleine de grâce; nous exaltons la Mère des miracles; mais conservons-nous avec sollicitude le gage inestimable de la foi qui peut, nous aussi, nous conduire à la félicité ? Aspirons-nous de toutes nos forces à la grâce, je ne dis pas celle qui fait des miracles visibles, et qui n'est pas donnée à tous parce qu'elle n'est pas nécessaire à tous, – mais à la grâce qui régénère intérieurement, qui crée en nous un cœur pur, qui renouvelle en nous l'esprit de droiture, qui nous fait des créatures nouvelles en Jésus Christ ? Ne vivons-nous pas, au contraire, négligemment et avec insouciance dans la corruption de notre nature, dans le vieil homme, dans les œuvres de la chair, dans les soucis ou les amusements du monde, n'ayant qu'une foi apparente, qui n'est point fécondée par l'amour et les bonnes œuvres, et qui, par conséquent, ne peut ni produire en nous la félicité intérieure, ni nous enfanter à la félicité du ciel ?

*La louange n'est pas belle dans la bouche du méchant.* Si nous voulons glorifier dignement la très-sainte Mère de Dieu, aimons de tout notre cœur son mérite et sa vertu, et, en les aimant, efforçons-nous de tout notre pouvoir de conformer notre vie à ce que nous glorifions par la pensée et par la parole. Que celle que nous glorifions nous aide à nous confirmer dans cette disposition, par la grâce qui lui a été donnée et par ses prières puissantes auprès de son Fils et son Dieu consubstantiel et glorifié avec le Père et le saint Esprit dans l'Éternité. Amen.

## QUATRIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

«Or, il arriva que, comme ils s'en allaient, il entra lui-même en un bourg, et une femme, nommée Marthe, le reçut en sa maison.» (Luc 10,38)

Bienheureux es-tu, bourg sans gloire et dont le nom même est complètement inconnu : car tu as reçu la visite du Christ, du Dieu de gloire. Béni es-tu, maison peu riche probablement : car le Christ, riche en bonté, est entré sous ton toit ! Zachée périssait par la passion de la cupidité; mais dès que le Christ visita sa maison, le même jour, *cette maison reçut le salut* (Luc 19,9). Et la maison de Marthe recevra aussi le salut en recevant la visite du Sauveur; elle le recevra sans aucun doute.

Bienheureux aussi tout lieu, toute maison qui sont trouvés dignes de la visite divine ! Mais bienheureux sur tout l'homme qui reçoit dignement la visite divine ! Car si le Dieu infini visite un lieu borné, c'est pour visiter l'homme, et se préparer une demeure dans son âme. Et pourquoi l'Église nous répète-t-elle si souvent le récit évangélique de la visite du Christ ? N'est-ce pas qu'elle veut exciter en nous la soif des visites divines ? N'est-ce pas qu'elle veut nous faire comprendre comment nous pouvons nous les attirer et les recevoir dignement ?

Ô porte sublime des visites divines, cité vivante du Dieu vivant, le plus beau de tous les tabernacles du Christ ! Marie, tu es plus heureuse que celle qui avait choisi la bonne part, car tu as choisi, ou plutôt, tu as été choisie par le bien souverain et souverainement parfait; avant tous, mais aussi pour tous ceux qui étaient assis dans les ténèbres, Celui qui se lève d'en haut t'a visitée, et non seulement le souverain Visiteur des âmes t'a visitée, mais il a habité en toi et sous ton ombre ! En te retirant de nous par la porte du tombeau, pour aller le visiter à ton tour et habiter avec lui dans sa gloire, laisse-nous ouvertes derrière toi les portes de la miséricorde. Rappelle-lui l'humble bourg qu'il a rencontré dans les détours de ce monde, et qui est pourtant de son royaume, et la pauvre chaumière de la vallée de corruption, qu'il a pourtant construite lui-même et pour lui-même. Que l'âme ne soit pas altérée en vain de sa visite béniée; que sa grâce ne vienne pas en vain visiter l'âme qui ne saurait pas aller à sa rencontre et le recevoir.

Il me semble entendre l'âme s'écrier : Oh ! si Dieu m'accordait seulement sa visite bienheureuse! Comment pourrais-je ne le pas recevoir avec piété, avec ferveur, comme le désire le divin Visiteur ?

En réponse à cela, on pourrait dire avec beaucoup plus de justice : Oh ! si tu étais capable, disposé, prêt à recevoir dignement la bienheureuse visite ! Serait-il possible que tu ne reçusses pas bientôt la visite de Dieu qui, selon l'expression de Job, *tient son esprit attentif sur l'homme, qui le visite chaque matin et l'éprouve à chaque instant* (Job 7,17-18) ? Mais qu'est-ce qui empêche l'homme de chercher Dieu avec succès, et de recevoir dignement ses visites salutaires ? – L'Évangile, en nous montrant Marthe recevant le Seigneur dans sa maison, nous fait voir que les plus grands obstacles viennent des soucis du monde ou de l'attachement aux choses de la terre.

Marthe ne rechercha pas, ou ne désira pas seulement la visite de Jésus Christ, mais elle la reçut. Elle le reçut dans sa maison. Elle l'accueillit avec respect, car elle l'appela Seigneur, et le pria de donner des ordres à sa soeur, quoiqu'elle fut elle-même la maîtresse dans sa maison. *Seigneur, ne voyez-vous pas que ma soeur me laisse servir toute seule ? – Dites-le-lui donc.* Marthe reçut le Seigneur avec empressement, puisqu'elle s'efforça de le bien traiter, comme fit Abraham lorsqu'il reçut la visite du Seigneur. *Marthe s'agitait pour préparer beaucoup de choses.* Cela ne fait-il pas penser qu'elle reçut Jésus Christ dignement et de manière à le satisfaire ? – Ne vous hâtez pas de prononcer une opinion. Attendez le jugement de Jésus. Que dit donc le Seigneur ? – Il n'approuve pas la réception que lui faisait Marthe, et il donne de préférence sa bénédiction à Marie de laquelle Marthe se plaignait. Quelle est la cause de cela? En quoi Marthe est-elle blâmable ? Elle reçoit des reproches parce qu'elle a trop de souci des soins de la vie : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses.

Si les inquiétudes de la vie ont pu nuire ainsi à la visite bienheureuse déjà reçue, et en dérober plus ou moins le fruit, ne peuvent-elles pas apporter encore plus d'obstacles, et nuire encore plus à ceux qui ne font encore que de commencer à chercher Dieu et sa grâce ? Par un examen attentif du récit évangélique, on peut distinguer certaines influences particulières des soucis du monde, qui empêchent l'homme de plaire à Dieu et d'acquiescer sa grâce, ou de la

conserver lorsqu'il l'a déjà acquise. Ces soucis dissipent et troublent. Ils obscurcis sent l'oeil de l'esprit dans sa vision de la lumière de la vérité. Ils affaiblissent la volonté dans le choix de ce qui est le meilleur.

Les soucis du monde dissipent et troublent. – Voyez Marthe. Le Christ est dans sa maison : – Celui pour lequel le peuple courait en foule à travers les campagnes et les déserts, afin de le voir, afin d'entendre sa parole, – Celui que *plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré voir, et n'ont point vu* (Luc 10,24), – Celui dont Abraham, familier déjà avec les visites célestes, a été heureux de voir le jour, et a tressailli de joie de l'avoir vu seulement de loin (Jn 8,56), le Recherché, le Désiré, Marthe est près de lui, le voit, l'entend. Que fait donc Marthe ? Se réjouit elle auprès de lui ? Savoure-t-elle sa présence et ses paroles ? – Cela est douteux. Elle a une autre occupation, d'autres pensées et d'autres sentiments. Elle rêve et s'occupe de farine et d'huile, de pain et de poissons. Le divin Instituteur de la vérité, le Maître de la grâce est presque absent pour elle : *Marthe s'agitait pour préparer beaucoup de choses*. Son mécontentement contre sa soeur qui ne partageait pas son agitation, la fait à la fin s'adresser au Seigneur; mais elle ne cherche du secours auprès de lui que pour augmenter cette agitation et cette dissipation, et pour y entraîner les autres : *Elle se leva et lui dit : Seigneur, ne voyez-vous pas que ma soeur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide*.

Songez, chrétiens, que le Seigneur Jésus Christ, ou visite effectivement la maison de votre âme, ou se tient à la porte et attend que vous le receviez dans votre maison. Si cela ne vous paraît pas assez probable, ce n'est pas par nos paroles que nous vous l'affirmons. Écoutez comment il nous parle à tous de lui-même : *Voici que je me tiens à la porte et que je frappe; si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi* (Apo 3,20). Répondrons-nous à cela : Nous ne voyons pas, Seigneur, que vous soyez là; nous ne vous entendons pas frapper ? – Contestation déplacée ! Le Seigneur ne nous trompe pas : *Il sera justifié dans ses paroles* (Ps 50,6). Comment se fait-il donc qu'il se tienne à la porte et que nous ne le voyions pas, qu'il frappe et que nous ne l'entendions pas ? – De la même manière que la même chose arriva à Marthe. Les inquiétudes du monde nous attirent d'objet en objet, d'occupation en occupation, de souci en souci; et comme tous nos efforts, la plupart du temps, n'ont pas tout le succès que nous désirerions, l'insuccès nous trouble, le défaut de secours nous attriste, les obstacles nous irritent; nos désirs et nos passions omissent comme les vents, comme les vagues; nous nous agitons en vain; nous nous bouleversons nous-mêmes, à notre propre dommage et à notre propre péril; l'âme, en proie à cette tempête intérieure et extérieure, ne s'aperçoit pas de la présence silencieuse, n'entend pas la voix douce de la grâce désirée et libératrice.

Les soucis du monde mettent un brouillard entre l'esprit et la lumière de la vérité et de la grâce. – Cet obscurcissement de l'esprit, le Seigneur le signale chez Marthe quand il lui dit qu'*une seule chose est nécessaire*. Comment il avait-elle pas compris d'elle-même, avant cette explication, cette vérité, si ce n'est dans sa profondeur, au moins dans le sens simple et facile des mots ? Admettons qu'elle ne pût pas tout d'un coup s'élever jus qu'à comprendre comment il n'y a de nécessaire que Dieu, et sa parole, et son règne, suivant ce qui a été dit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* (Mt 4,4); et encore : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* (Mt 6,33); mais, recevant Jésus Christ dans sa maison, et, par conséquent, ayant de lui quelque connaissance préalable, comment ne comprit-elle pas au moins que, pour Celui qui avait dit : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (Jn 4,34), pour Celui qui avait jeûné quarante jours et quarante nuits, pour Celui qui avait nourri plusieurs milliers de personnes de quelques pains, il n'était pas besoin de beaucoup de boissons et de mets variés ? Comment pouvait-elle ne pas comprendre que Celui qui était venu dans le monde *pour rendre témoignage à la vérité* (Jn 18,37), qui s'appelait lui-même le pain vivant, qui appelait à lui ceux qui sont altérés, ne pouvait pas désirer qu'on lui présentât une grande abondance de nourriture corruptible, mais bien que l'on reçût de lui la nourriture incorruptible, l'eau vive, la parole de vérité et de salut ? – Non ! Elle ne comprit pas cela, elle qui s'inquiétait de beaucoup de choses : – elle ne le comprit pas par cela même qu'elle s'inquiétait de beaucoup de choses; parce que l'habitude de s'occuper des soins de la vie, de donner toute sa sollicitude à la vie, appesantissait, comme un plomb, les ailes de son esprit, et ne lui permettait pas de s'élever à l'intelligence des choses spirituelles.

N'est-ce pas ainsi que quelques-uns d'entre nous, chrétiens, quoiqu'ils se trouvent sous le même couvert que Jésus Christ, comme il nous arrive effectivement d'y être dans son temple,

quoiqu'ils le voient presque dans le sacrement, quoiqu'ils l'entendent dans l'Évangile, ne savent pas cependant profiter et jouir de si grands biens ? L'Évangile n'est pas assez intelligible pour nous; le sacrement est trop mystérieux, la prière est fatigante. Nous ne comprenons pas comment on trouve dans l'Évangile la lumière divine, dans le sacrement la force divine, dans la prière la joie divine, la félicité, le ciel. Et pourquoi ne nous est-il pas donné d'avoir l'intelligence spirituelle et une vue nette et pure ? – Parce que les soins de la vie embarrassent notre esprit, le surchargent des lourdes préoccupations terrestres, le voilent du brouillard des pensées sensuelles, frivoles, impures; l'aigle qui devrait, dans un pur éther, fixer ses regards sur le soleil de la vérité spirituelle et divine, se change en une taupe fouillant dans la terre, dans la fange et la corruption des choses du monde, des choses charnelles et étrangères à l'esprit.

Les soucis du monde affaiblissent la volonté dans le choix de ce qui est le meilleur. – *Marie a choisi la bonne part*, dit le Seigneur. Or, Marie a choisi *d'être assise aux pieds de Jésus, et d'entendre sa parole*. Comment l'autre soeur n'a-t-elle pas aussi choisi cette bonne part ? Est-ce qu'elle ne désirait pas se rapprocher de Jésus ? Mais ce désir s'était manifesté en elle avant de naître dans Marie, puisque *Marthe le reçut dans sa maison*. Pourquoi donc la même semence de désir n'a-t-elle pas grandi et porté son fruit également ? – Parce qu'elle a crû librement dans le coeur de Marie, tandis qu'elle a été étouffée, dans le coeur de Marthe, par l'ivraie des soins de la vie. Elle s'agitait pour préparer beaucoup de choses. Par la volonté de l'esprit, elle aspirait vers le Seigneur et l'attirait à elle; mais par l'inclination vers les choses de la vie, elle était détournée de son service spirituel pour s'adonner à son service corporel, et elle ne réussissait pas à se rapprocher des sources de sa grâce.

En tout temps et en tout lieu, on peut remarquer combien différemment agit dans les âmes le désir de la grâce et du salut, selon qu'il y est libre, plein et unique, ou qu'il est divisé, empêché, affaibli dans son action par quelque désir de la nature terrestre et par l'inclination vers les choses de la vie. Nous voyons des gens qui, durant nombre d'années, ne font que commencer l'affaire de leur salut, sans jamais l'amener à sa fin; ils cherchent longtemps Dieu, et ne le trouvent pas; ils voient au-dessus d'eux une certaine aurore de la grâce, et ils ne peuvent patienter *jusqu'à ce que son jour éclaire leur coeur*. D'où vient cela ? – De ce qu'après avoir commencé l'affaire de leur salut, entraînés par leur penchant vers les choses du monde et de la vie, ils ne renoncent pas complètement aux oeuvres de perdition; ils cherchent Dieu, mais ils ne veulent pas perdre les créatures; ils attendent les consolations de la grâce, mais ils ne veulent pas renoncer aux consolations de la nature corrompue. Nous en voyons d'autres, au contraire, qui, engagés plus tard au service de Dieu, y avancent plus que les premiers. L'enfant prodigue devance son frère aîné dans les bonnes grâces de son père. Madeleine, du fond du péché, et presque de l'enfer (puisque une partie de l'enfer habitait en elle), s'élève à un degré égal aux apôtres. Saul, le persécuteur, se transforme soudain en l'apôtre Paul. *Les publicains et les femmes de mauvaise vie devanceront dans le royaume de Dieu* (Mt 21,31) ceux qui s'imaginent être les fils d'origine de ce royaume. Comment s'accomplissent de tels prodiges ? – Par un désir de la grâce et du salut, fort, résolu, capable de vaincre et de tuer tous les désirs terrestres.

C'est pour cela que la parole de Dieu s'élève fortement contre le mélange des soucis du monde et des passions avec les désirs et les élans spirituels. *Personne ne peut*, dit-elle, *servir deux maîtres* (Mt 6,24). Par conséquent, si vous êtes l'esclave des soucis de la vie, comment pouvez-vous être en même temps le serviteur de Dieu ? – Car là où est votre trésor, là est votre coeur (Mt vi, 21). Donc, si votre trésor, – ce que vous désirez, ce que vous aimez, ce dont vous vous occupez passionnément, se trouve sur la terre, comment est-il possible que votre coeur s'élève au ciel, auprès de Dieu ? – *Personne, étant soldat, ne s'adonne au commerce du monde pour plaire à son chef* (II Tim 2,4). Donc, si vous reconnaissez intérieurement que votre âme est encore fortement attachée à la terre, comment pouvez-vous vous flatter de la pensée de plaire à votre chef Jésus Christ, le conquérant du monde ?

Celui qui est attentif aux voies salutaires de la Providence divine, ne voit pas sans trembler comment, quelquefois, Dieu lui-même, lorsqu'il prépare l'homme à sa visite particulière ou au don de sa grâce, brise d'une main ferme et d'un bras puissant les liens qui l'attachent aux choses de la terre et de la vie. De quelles visites surprenantes Dieu trouva digne Abraham ! Mais aussi, pour cela, quelles privations il exigea de lui ! *Sors*, lui dit-il, *de ta terre, et de ta parenté, et de la maison de ton père* (Gen 12,1). Pourquoi, semble-t-il, la visite et la bénédiction de Dieu ne seraient-elles pas descendues sur Jacob, puisque Isaac le bénit dans sa maison ? – Cependant il est enlevé aux embrassements de ses pieux parents; il est, à travers le danger, sans secours, sans compagnon de voyage, conduit dans un lieu inconnu; il repose sa tête fatiguée sur la pierre du désert, et – c'est là qu'il rencontre pour lui et la maison de Dieu, et la visite de Dieu, et la

puissante bénédiction de Dieu. Quel chemin conduisit Joseph jusqu'à la grâce d'interprète des songes et jusqu'à la gloire de sauveur ? – Le chemin de l'Égypte, un long voyage, l'esclavage, la prison. Quand et où Dieu se montra-t-il le mieux au peuple d'Israël ? – Quand il fut détaché de l'Égypte, et non encore attaché à la Terre Promise, – là où la terre ne lui offrait aucun attrait terrestre, et le renvoyait de toutes les façons au ciel.

Qu'attendons-nous, quand nous différons de renoncer aux passions terrestres ? Attendons-nous que Dieu nous attire à lui d'une main ferme, par un attrait particulière ment fort, comme Abraham ? – Mais une telle attente ne serait-elle pas téméraire et orgueilleuse ? Ou bien attendons-nous que Dieu abaisse sur nous son bras puissant, et, par des privations forcées, par des malheurs, par des chagrins, par des afflictions, brise les chaînes brillantes dans lesquelles nous retiennent le monde et la chair ? – Mais faut-il attendre cela, ou le prévenir autant que possible ? – Des êtres raisonnables et libres doivent-ils attendre, comme ceux qui sont dépourvus de raison, que tu mettes à leur mâchoire un frein et une bride pour les attirer quand ils ne s'approchent pas de toi ?

Cessons, mes frères, de remettre et de différer; hâtons-nous de nous débarrasser d'un fardeau dont nous ne con naissons peut-être pas assez la pesanteur, parce que nous n'avons pas encore essayé de marcher sans lui, – du fardeau des sollicitudes terrestres. Dans les affaires ordinaires et dans les occupations de la vie, rejetons les soins superflus, exagérés, vains, provenant des désirs immodérés, d'une manière fausse de voir les choses, du manque de foi en Dieu et de confiance en sa Providence. Et puis autant que nous sommes attachés particulièrement aux oeuvres de Dieu, à la prière, à l'étude de la parole divine, aux oeuvres spirituelles pour obtenir la grâce divine, – *rejetons toute sollicitude mondaine*, afin de recevoir dans notre âme et dans notre coeur la visite du Seigneur, et de reconnaître et de choisir par elle, et *la seule chose nécessaire, et la bonne part qui ne nous sera point ôtée*, ni dans le temps, ni dans l'éternité. Amen.

## CINQUIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

1845

«Jésus donc, voyant sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils. Ensuite il dit au disciple : Voilà votre Mère. Et depuis cette heure-là, le disciple la garda chez lui.» (Jn 19,26-27)

Ce n'est plus, maintenant, le disciple de Jésus crucifié qui garde chez lui, dans une petite maison, la Mère désolée de son Maître; le Seigneur Jésus lui-même, régna dans les cieux, garde chez lui sa Mère toute-bénie, dans les immenses demeures de la maison de son Père, dans la contemplation et la participation bienheureuses de la gloire qu'il a eue en son Père, avant que le monde fût.

Maintenant, ce n'est plus son disciple seul qu'il lui donne pour fils, afin qu'elle se repose dans son amour filial; mais c'est tous ses disciples, tous les chrétiens vraiment fidèles qu'il lui donne pour fils et pour filles, afin qu'ils jouissent de sa protection maternelle.

En se retirant dans l'Église du ciel, elle rassemble miraculeusement auprès d'elle les représentants suprêmes de l'Église dispersés sur la terre, et, par là, elle montre que son alliance avec les fidèles de la terre, non seulement n'est pas rompue par sa retraite, mais encore, dès ce moment, devient plus forte, plus large et plus efficace, et que la grâce qui vit en elle, si longtemps cachée sous son humilité, doit se manifester dès son cercueil et remplir l'Église universelle de sa gloire, selon la prédiction qu'elle en fit jadis, qui put paraître autrefois incroyable, mais qui était parfaitement exacte : *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.*

Telle est la destinée de la très-sainte et toujours Vierge dans sa dormition à la vie terrestre, temporelle, dans son réveil à la vie céleste, éternelle.

Par quel chemin est-elle arrivée à cette sublimité de félicité et de gloire ? – Il n'appartient pas à une vaine curiosité seulement, mais aussi à l'amour d'une instruction salutaire de poser et d'examiner cette question. En effet, quoique la destinée de la très-sainte Mère de Dieu soit sans pareille dans son genre et au degré qui lui est propre, en général et comme étant la destinée d'une âme parvenue à la perfection et bienheureuse, elle est la conséquence des vertus, des dispositions, des actions et des victoires par lesquelles se parcourt et s'achève la route commune à tous les hommes pour arriver au salut.

Il ne serait pas facile de repasser en détail toute la voie que dut suivre dans sa vie la très-sainte Vierge, cachée qu'elle est en grande partie par sa retraite et par le silence de l'histoire évangélique. Toutefois, nous en avons assez souvent présenté quelques traces à l'attention et à l'imitation des croyants, dans des solennités semblables à celle d'aujourd'hui. Pour cette fois, nous nous arrêterons sur un lieu élevé de cette voie, que l'Évangile nous montre à découvert, pour en repasser au moins une partie, celle qui apparaît de cette élévation.

La hauteur sur laquelle je conduirai votre pensée, c'est le Golgotha. Là, à ces heures libératrices pour tout le genre humain, mais en même temps terribles pour toute la création, – alors que la rédemption générale qui s'accomplissait n'était pas reconnue même de ceux qui avaient été choisis entre les hommes, tandis que les rochers mêmes ressentaient l'effroi universel; alors que, selon l'expression du Prophète, *la vie de l'homme était suspendue devant les yeux* (Dt 28,66) de l'homme, tandis que l'homme ne voyait que la souffrance et la mort; à ce spectacle, duquel et les indifférents et les ennemis se retiraient pénétrés de compassion, – ils s'en allaient en se frappant la poitrine, – là, au pied de la croix de Jésus crucifié, se tenait sa Mère toute bénie.

Quelle lumière merveilleuse répandent sur sa vie intérieure, ces heures sombres du Golgotha !

Rappelons-nous que le moment des souffrances de Jésus Christ fut un moment de danger pour tous ceux qui l'approchaient. Cela ressort des paroles mêmes par lesquelles, en se livrant aux mains de ses ennemis, il cherchait à écarter de ses disciples le même danger : *Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.* Mais comment put-il obtenir quelque ménagement pour ses disciples, de gens qui ne le ménageaient en aucune façon lui-même ? – Par la force toute puissante de sa parole divine, qu'à cette fin il leur avait montrée d'une manière merveilleuse immédiatement auparavant, en terrassant la cohorte et toute la bande par cette seule parole : *C'est moi.* L'évangéliste, en racontant cet événement, ajoute que le Seigneur l'avait prédit

d'avance, et qu'il s'accomplit conformément à cette prédiction : *C'était afin que cette parole qu'il avait dite, fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés* (Jn18,9). Cela montre que ceux qui étaient auprès du Seigneur, non seulement se trouvèrent en danger au moment de sa passion, mais qu'ils auraient péri s'il ne les avait préservés par une providence particulière. Délivrés de ce danger, de cette mort prochaine, tous les disciples, l'abandonnant, prirent la fuite, – tous, sans excepter Pierre, qui ensuite eut la hardiesse de suivre Jésus dans la cour du grand prêtre, mais qui ne soutint pas l'épreuve, – sans excepter Jean, auquel toutefois l'amour rendit bientôt le courage, pour Je conduire, sur les pas du Maître bien-aimé, jusqu'à la croix. Mais nous ne voyons la Mère du Seigneur ni trembler, ni fuir; nous la voyons se tenant au pied de la croix de Jésus. Ne voyez-vous donc pas que sa fermeté est au-dessus de la terreur commune, au-dessus de son danger personnel, au-dessus du courage des apôtres ?

Celui qui dirait qu'il appartenait plus à la très-sainte Vierge qu'à tous les autres d'accourir auprès de son fils souffrant, à cause de son amour maternel tout naturel, celui-là se montrerait un bien faible explicateur de sa présence au Golgotha. A ne prendre en considération que l'amour naturel d'une mère, que fallait-il attendre pour son coeur, pour ses sentiments, pour sa vie, des souffrances de son Fils, à la vue desquelles les indifférents eux-mêmes se frappèrent la poitrine, et la terre trembla, et les rochers se fendirent en gémissant, et le soleil eut une défaillance ? Non, l'amour naturel n'explique pas au tant qu'il rend incompréhensible que la très-sainte Vierge ait pu se tenir debout auprès de la croix sans succomber à l'effroi, sans être en proie à une affliction insoutenable, sans tomber privée de sentiment et de vie. Comment donc peut s'expliquer ce courage sublime, cette fermeté d'âme ? – D'aucune autre manière que par son profond dévouement aux décrets de Dieu, par sa foi dans la force divine de son Fils qui lui était connue plus qu'aux autres par les miracles et publiés et secrets de toute la vie terrestre de ce même Fils, par sa connaissance des mystères du Christ auxquels elle avait été initiée avant tous les autres, et qu'elle avait gardés mieux que tous dans son coeur. La foi, l'espérance contre toute espérance, l'amour, non pas naturel seulement, mais élevé par la foi et de venu spirituel et divin, nourrissaient en elle une lumière intérieure vivifiante que ne pouvaient éteindre ni les ténèbres, ni la mort, ni les horreurs du Golgotha, et à la clarté de laquelle elle était arrivée d'un pas inébranlable à la lumière sans voile et à la joie de la résurrection du Christ.

Viens, âme chrétienne, observe attentivement les traces de la Reine des cieux : car ses traces sont pour toi aussi l'indication du chemin qui conduit vers Dieu, selon ce qui a été dit : *On amènera au Roi les vierges à sa suite.*

Ne te dérobe à la pensée des souffrances du Christ, ni par inattention, ni par fausse prudence, ni par faiblesse : car il n'y a d'autre voie de salut que par le Golgotha et la croix.

Approche-toi de Jésus crucifié, par la foi, l'espérance et l'amour; place-toi fermement devant lui par une méditation pieuse et par la prière. Là, tu trouveras la lumière pour éclairer ton chemin, et la force pour accomplir ton voyage.

Si le danger, le malheur, l'affliction, t'atteignant, soit immédiatement, soit dans ceux qui te sont chers, ébranlent ton courage, épuisent tes forces, souviens-toi de la Mère du Seigneur se tenant debout auprès de sa croix, et, par la contemplation de son affliction sans borne et imméritée, comme de son courage invincible et de sa résignation, réveille ton courage et ta résignation dans tes souffrances bien moindres, assurément, en comparaison, et probablement moins imméritées, lui demandant en même temps un secours des talents de son trésor de grâce spirituelle, dont le nombre s'est augmenté surabondamment entre ses mains par son oeuvre fidèle et bénie.

Voyons encore, des hauteurs du Golgotha, se développer une autre partie moins élevée, mais non moins digne d'être suivie, du chemin par lequel la Vierge toute-bénie est arrivée à la gloire éternelle.

L'Évangile nous raconte que notre Sauveur, voyant auprès de sa croix sa Mère et Jean, son disciple bien-aimé, dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils.* Ensuite il dit au disciple : *Voilà votre mère.* Dans ces paroles, nous voyons l'amour du Fils divin pour la Mère terrestre qu'il ne veut pas simplement consoler de la perte de son Fils, mais à laquelle il veut en quelque sorte se rendre lui-même dans une autre personne; et, pour honorer sa virginité et récompenser en même temps la virginité du disciple bien-aimé, il choisit Jean, demeuré toujours vierge, pour en faire le fils d'adoption de la Vierge par excellence. Mais nous n'aurions pas compris ce qui se trouve, en particulier, contenu dans ces paroles du Seigneur, si le disciple bien-aimé qui, sans aucun doute, comprenait mieux que qui que ce soit le coeur et la pensée de son Maître, ne les avait éclaircies par l'accomplissement. Par quel accomplissement ? – Depuis cette heure-là, le disciple la garda chez lui. Par là nous voyons que l'adoption de Jean par la très-sainte Vierge l'engagea, entre autres choses, à lui assurer une demeure et les autres nécessités de la vie temporelle, et que, par

conséquent, elle n'avait aucune garantie à elle propre sous ce rapport. Il faut croire que son amour et sa foi en son divin Fils l'engageaient à être toujours, autant que possible, auprès de lui, dans ses voyages non interrompus par les villes, les bourgs et les déserts; qu'elle était donc étrangère, comme il était étranger à ses frères; qu'elle n'avait pas, comme il n'avait pas où reposer sa tête.

Ainsi, la très-sainte Vierge, suivant, dans sa vie intérieure, le chemin de la foi et de l'abandon parfait à la volonté de Dieu, marchait, dans la vie extérieure, par le chemin du renoncement à tous les attachements terrestres, à tous les biens et à tous les plaisirs terrestres, par le chemin de la simplicité, du désintéressement, des privations volontaires qu'elle offrait en sacrifice à la foi et à Dieu.

Fixe tes regards, chrétien, sur ces traces bénies, et sois attentif à ce que le chemin de ta vie n'en soit pas, du moins, trop éloigné.

*Le disciple la garda chez lui. Voyez-vous ?* La Mère du Roi des cieux ne vit pas dans les palais, dans la magnificence, au milieu de nombreux serviteurs attentifs au moindre de ses signes; elle s'en va à pied par les rues, accompagnée uniquement d'un pêcheur, habiter une petite maison, et qui, encore, ne lui appartient pas, sans gloire, sans éclat, dans la solitude, dans la simplicité, où elle n'aura que la tranquillité et les services que pourra lui procurer le zèle pieux et unique d'un pauvre pêcheur.

Contemplez ce spectacle, et apprenez à ne pas apprécier trop haut la richesse, à ne pas soupirer après les plaisirs, à ne pas poursuivre la gloire, à ne pas vous laisser attirer par l'éclat, à aimer la simplicité et une paisible médiocrité, à ne pas mépriser la pauvreté quand vous la rencontrez chez les autres, à ne pas la craindre si elle veut vous visiter, à n'en pas rougir si elle s'est déjà établie chez vous.

On ne vous enlève pas les biens terrestres, si la Providence vous les donne; jouissez-en avec reconnaissance envers Dieu, avec bienfaisance envers votre prochain, avec humilité; mais veillez sur vous et sur votre coeur, pour qu'il ne s'y attache pas, mais qu'il en soit au contraire complètement détaché.

Si vous êtes sur le chemin du ciel, comme cela doit être, ne vous chargez pas volontairement de beaucoup de terre, pour ne pas tomber d'épuisement avant la fin du voyage.

Elle est belle, mais terrible, et, sans aucun doute, parfaitement vraie, cette loi de notre destinée que le Seigneur nous a fait connaître quand il a dit : *Où est votre trésor, là aussi sera votre coeur.* Il a appelé trésor ce qui enchaîne notre pensée, ce vers quoi tend avec une force irrésistible l'inclination dominante en nous. C'est pour cela que nous déterminons nous-mêmes notre destinée; nous la portons en nous-mêmes, dans l'inclination qui nous domine. Si notre trésor, l'objet du désir qui règne en nous, se trouve et reste sur la terre, dans les biens terrestres, dans les richesses, dans les plaisirs, dans la gloire, ici-bas restera aussi notre coeur; mais là où est notre coeur, là est notre vie, là est notre destinée, et, par conséquent, elle ne se trouve pas au ciel. Choisissons-nous donc et préparons-nous le meilleur sort; disposons-nous de telle sorte que notre trésor ne soit pas sur la terre. Cachez-vous un trésor dans le ciel; transportez-y sans cesse vos pensées, vos désirs, votre amour, et là sera votre coeur, votre vie, votre joie, votre félicité, par la grâce et par les largesses du Père, du Fils et du saint Esprit dans l'éternité. Amen.

SIXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE LA DORMITION  
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

1846

Dans l'exposition de la Foi orthodoxe de saint Jean Damascène, on trouve le raisonnement suivant sur les saintes icônes : *Comme tous ne connaissent pas l'écriture, ou même ne s'adonnent pas à la lecture, pour suppléer à ce défaut, les saints Pères ont pensé qu'il était bon que ces évènements (ceux qui se rapportent à l'incarnation du Fils de Dieu), comme étant très-glorieux, fussent représentés dans des images, afin d'en rappeler plus facilement le souvenir* (Liv. 4 chap. 16). D'après ce raisonnement, contempler les saintes icônes équivaut à lire les livres religieux. Il est donc raisonnable de conclure de là que l'on peut puiser l'instruction dans les images, tout aussi bien que dans les livres. Et quoique saint Jean Damascène parle ici de ceux qui ne savent pas lire, nous, qui connaissons quelque peu l'écriture, ne nous élevons pas trop au-dessus de ceux qui ne la connaissent pas, et ne regardons pas comme superflu pour nous ce qui leur est utile, *ne nous élevant pas à des pensées trop hautes, mais nous accommodant aux humbles*, comme nous l'enseigne la sage gesse modeste de l'Apôtre (Rom 12,16). Ceux qui s'appliquent à s'instruire des mystères de la très-sainte Vierge Mère de Dieu, dans les saintes Écritures, savent combien il y est peu parlé d'elle. Et l'on ne saurait s'en plaindre, car les livres saints taisent beau coup plus de choses qu'ils n'en disent sur le Verbe incarné lui-même, et cela est de toute nécessité, ainsi que l'a remarqué le dernier Évangéliste, qui a complété les autres : *Si on rapportait tout de la même manière, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on en écrirait* (Jn 21,25).

Ainsi, nous croyons être dans notre droit lorsque, après nous être appliqués, dans d'autres occasions, selon nos forces, ou plutôt selon notre faiblesse, à l'étude des témoignages que les écritures rendent de la très-sainte Vierge, nous voulons aujourd'hui, au lieu de livres, lire quelque peu dans l'image de la Dormition de la très sainte Mère de Dieu, dont la peinture très ancienne, par une disposition particulière de la Providence, a été apportée de Constantinople à Kiev, et que le saint hiérarque Pierre, de sa main vénérable et sainte, nous a représentée ici pour être l'objet, sans aucun doute, non seulement de la contemplation de nos yeux, mais aussi des méditations de notre piété.

Ce que le spectateur aperçoit d'abord, au premier plan du tableau, est très simple. Nous voyons le corps très pur de la très sainte Vierge, après le départ de son âme très sainte, gisant sur un lit. Les apôtres réunis l'enlèvent et l'emportent au lieu de sa sépulture. Saint Pierre lui rend les honneurs de l'encensoir, quoiqu'il remplît lui-même d'un parfum incomparablement plus suave et plus vivifiant les sentiments intérieurs de ceux qui s'en approchaient avec foi. Si le pinceau et la couleur pouvaient exprimer les sons, nous entendrions certainement partir aussi de l'image le chant funèbre des apôtres, dans le quel, selon l'expression de saint Denys l'Aréopagite, *réunis pour contempler ce corps source de la vie et sanctuaire de Dieu, Jacques, le frère du Seigneur, et Pierre, et tous les chefs de l'Église chantaient sans fin la bonté immense de l'abaissement de la Puissance divine*, c'est-à-dire la bonté du Fils de Dieu ayant revêtu dans l'incarnation la faiblesse de la nature humaine, moins le péché (Des noms divins, – chap. 3).

Que nous rappelle cette peinture ? Que nous enseigne-t-elle ? – Elle nous rappelle la loi terrible de la mort. Elle nous enseigne à songer à temps à l'exécution sur nous de cette loi.

*Tu es terre, et tu retourneras à la terre*, a dit le Juge céleste, en la personne de notre premier père coupable, à tout le genre humain (Gen 3,19). Et comme cette condamnation s'accomplit inexorablement ! *Que la mort eût régné sur ceux même qui n'ont point péché par une transgression semblable à celle d'Adam* (Rom 5,14), de même sur ceux qui ont péché de quelque autre manière que ce soit, et sur ceux qui n'ont pas été purifiés du péché originel, soit ! Mais la toute bénie Marie, même avant qu'elle devint la Mère de Dieu, avait été, selon l'expression d'un théologien de l'Eglise (Jean; Cant. pour l'Annonciation), *prépurifiée par le saint Esprit*,<sup>1</sup> afin qu'elle fût un vase digne de l'incarnation du Fils de Dieu. Ensuite, comme, dès le moment de l'incarnation, son corps fut la demeure de Dieu, ainsi, sans aucun doute, son âme aussi fut la demeure de Dieu, et dans un sens aussi élevé qu'elle surpasse, par sa dignité de Mère de Dieu, les chérubins et les séraphins. Cependant, malgré tout cela, elle est soumise, elle aussi, à la loi de la mort, quoique ce ne soit, il est vrai, qu'en apparence; elle rentre, elle aussi, dans la terre, quoique ce ne soit, il est vrai, que pour un temps très court. Comment cela a-t-il pu être permis ?

<sup>1</sup> Il ne s'agit pas du péché originel.

– Cela a pu être permis à cause de son humilité qui a fait qu'elle n'aurait pas voulu consentir à ne pas être soumise à la mort quand son divin Fils en avait subi l'épreuve; et cela a été en effet permis, par une disposition de la Providence, pour nous, enfants de l'Adam terrestre, qui ne nous efforçons pas de nous transformer à l'image de l'Adam céleste; – pour nous, enfants de celui qui a péché, qui péchons et ne sommes pas purifiés, afin qu'en voyant le cercueil de la très pure Mère de la Vie, et en regardant ce qui est au-dessous d'elle, nous songions avec crainte à la vérité de cette parole de l'Apôtre que *le juste même à peine sera sauvé*, et afin que nous sentions profondément toute la force de la conclusion qui suit : *Si le juste même à peine sera sauvé, que deviendront l'impie et le pécheur* (I Pi 4,18) ?

Si, malgré une vie saintement renouvelée, malgré une haute sainteté et une pureté parfaite, le trait de la mort trouve encore un endroit plus ou moins vulnérable dans la nature humaine, qu'en sera-t-il de l'homme qui, ne s'efforçant pas de parvenir à une sainte rénovation, vit avec insouciance dans sa nature corrompue ? Qu'en sera-t-il d'une âme qui, par ses inclinations corrompues et par ses passions, entretient en elle-même les éléments de l'enfer, et féconde en elle les semences de la mort spirituelle ? Qu'en sera-t-il d'un corps qui, avec sa disposition déjà naturelle à la corruption, non-seulement ne reçoit pas le remède de la force d'en haut renouvelée par le don de la vie, mais encore se remplit des nouvelles et plus funestes semences de corruption et de mort d'ici-bas, que jettent en lui une âme viciée, ses passions mauvaises, ses convoitises effrénées, et tous les genres d'intempérance et d'abus des facultés sensibles ?

Puissions-nous, mes frères, nous efforcer vigilement et de tout notre pouvoir de redresser, de purifier et d'exhausser notre conduite par les commandements de Dieu et par la puissance de la foi, et de nous élever, de la vie visible d'ici-bas, à la vie cachée de la grâce, afin que notre vie temporelle soit le vrai commencement de notre vie éternelle, afin que notre mort temporelle ne nous conduise pas à la mort éternelle, afin que notre cercueil soit pour nous la porte du ciel !

Revenons à la contemplation de notre icône. La seconde partie n'en est pas aussi simple que la première. Au-dessus du lit funèbre et du corps inanimé de la très sainte Vierge, l'icône représente le Christ Sauveur lui-même, tenant sur ses mains l'âme de sa Mère sous la figure d'un enfant, symbole, évidemment, d'une nouvelle naissance à la vie du ciel. Les écritures ne disent pas que ceci ait été vu de tous les témoins de la dormition et de la sépulture de la Mère de Dieu. Il faut donc supposer que le peintre de l'image a représenté ici comme visible ce qui appartient au monde invisible, et a réuni tout simplement ce qui était visible aux yeux du corps avec ce qui ne l'a été qu'à ceux de l'esprit. Après avoir représenté le corps de la très sainte Vierge délaissé par son âme, il a semblé vouloir prévenir cette question : Qu'est devenue alors son âme ? Et, pour réponse, il l'a représentée visiblement aussi, portée dans les mains de son divin Fils.

Ici se place d'elle-même une nouvelle question fort importante : Quelle valeur a cette image ? N'est-ce pas simplement un rêve de l'imagination ? – Non.

Cette pensée ne serait pas conforme à la dignité d'une antique et sainte image. L'audace de peindre les images selon les rêves de l'imagination du peintre, est le produit de la licence des temps modernes. Les anciens représentaient dans les icônes ce qu'ils trouvaient dans les écritures ou les traditions dignes de foi. L'artiste de notre image, saint Pierre, n'a pas voulu non plus, sans aucun doute, prendre pour sujets de ses peintures des rêves de l'imagination. Nous concluons sans hésiter que son tableau nous représente, non une fantaisie de l'imagination, mais une observation conforme à l'essence de l'objet.

Faut-il, d'après le principe de prudence de l'Église, montrer la conformité de cette tradition avec les saintes Écritures ? – On peut, pour cela, se servir des paroles de Jésus Christ : *Il arriva que le pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham* (Luc 16,22). La considération que ces paroles appartiennent à une parabole ne doit pas être un motif de douter de leur signification, parce que les personnages eux-mêmes des paraboles sont représentés sous les traits de la nature réelle. De même que la mort et la sépulture du riche sont des traits de la nature réelle, ainsi l'enlèvement par les anges du pauvre qui vient de mourir, et qui a racheté son âme par la souffrance, est un trait de l'observation réelle. Maintenant, comparez. Si l'Écriture témoigne que les âmes des saints, en sortant de leur corps, sont reçues par les anges, n'est-elle pas parfaitement conforme avec cela, la tradition qui témoigne, entre autres, par le moyen de cette image, que l'âme très sainte de la Mère du Seigneur, plus élevée que les anges, fut reçue, au sortir de son corps, par son divin Fils lui-même ? Selon une autre tradition, un ange lui fut envoyé encore sur la terre pour la prévenir de l'approche de son trépas; ensuite le chœur des anges l'accueillit par des cantiques célestes dont les échos furent entendus de ceux qui en étaient dignes, au moment de la cérémonie funèbre.

Vous voyez quelle sagesse multiple nos pieux Pères ont renfermée dans la peinture des images. Ils nous y ont présenté, non seulement un souvenir édifiant d'un passé visible, mais encore une observation mystérieuse de l'invisible dans le domaine de la vie future.

Quelle douce contemplation, quoiqu'elle s'élève à des hauteurs inaccessibles ! De quel splendide éclat y brille, l'amour du divin Fils pour sa Mère bienheureuse ! Quelle exactitude du Juge céleste dans la rémunération des oeuvres de la vie terrestre ! De même que la Vierge toute pure a porté dans ses bras le Fils de Dieu au temps de son enfance terrestre, ainsi, en retour, le Fils de Dieu porte son âme dans ses mains aux premiers moments de sa vie céleste.

Qui que tu sois, toi, mon compagnon de voyage sur la terre, qui m'écoutes, bientôt, pour ton âme et pour la mienne, – je ne sais pour laquelle la première, – mais certainement bientôt, pour la tienne et pour la mienne, s'ouvriront les espaces invisibles de la vie future. Avons-nous songé à ce qui nous y attend ? Qui nous y recevra ? Les anges voudront-ils, comme l'âme du pauvre de l'Évangile, porter aussi notre pauvre âme dans quelque demeure de la lumière ? Ou bien ne t'en inquiètes-tu pas, et penses-tu que tu pourras bien te passer de cet honneur ? Ne t'abuse pas. Il est vrai que c'est un honneur pour ceux qui en sont dignes; mais n'est-ce pas aussi un secours pour ceux qui en ont besoin ? Si, sur le chemin de ce monde visible, nous avons besoin d'être gardés et conduits par les anges, n'en aurons-nous pas encore plus besoin à notre entrée dans le monde invisible, inconnu et sans bornes ? Aujourd'hui, le monde matériel s'étend devant nous comme un mur qui nous cache les splendeurs du royaume des cieux, mais qui nous sépare en même temps du royaume ténébreux de l'enfer; mais aujourd'hui aussi, les influences de l'ombre sans fond pénètrent plus ou moins jusqu'à nous, et nous avons d'autant plus besoin des influences tutélaires du royaume de la lumière : que sera-ce donc quand notre âme, se séparant de son corps, franchira les limites du monde matériel, et entrera en contact immédiat avec le monde spirituel ? N'est-elle pas menacée d'une attaque ouverte des puissances de ténèbres, elle qui ne peut pas dire d'elle-même, comme le pouvait le seul Impeccable : *Le prince de ce monde vient, et il n'a aucun droit sur moi* (Jn 14,30) ? Bienheureux celui qui, regardant par de là le tombeau, a assez de présence d'esprit pour dire avec David : *Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi* (Ps 22,4), – vous, la lumière du monde et le vainqueur de l'enfer, – vous qui illuminez même l'ombre de la mort de la splendeur de votre croix, – vous qui avez supporté la mort pour tous, afin que la mort fût absorbée par la vie, – vous qui commandez à vos anges de garder ceux qui vivent sous votre protection, dans toutes les voies visibles et invisibles, dans le temps et au delà des limites du temps ! Mais pour avoir une pareille présence d'esprit, il faut que Jésus Christ soit réellement avec nous dans notre foi, dans notre amour, dans notre conduite conforme à sa volonté et à ses commandements.

Dans le prophète Isaïe, voici ce que dit le Seigneur : *Bienheureux celui qui a une famille dans Sion, et des parents dans Jérusalem* (31,9). Si ces paroles ont une signification par rapport à la Jérusalem terrestre et au peuple juif, elles en ont une incomparablement plus grande par rapport à l'Israël spirituel et à la Jérusalem céleste. Le Juif, s'il ne peut, dans la Jérusalem terrestre, s'arrêter dans la maison d'un parent, peut y trouver un hôtel, et, pour de l'argent, se procurer ce qu'il ne peut recevoir de l'amitié d'un parent; mais, dans la Jérusalem céleste, il n'y a ni appartements à louer, ni argent, ni achat, ni vente. Ou il y faut arriver comme compatriote et parent, ou l'on n'y est pas reçu. – Mais est-ce que nous pouvons devenir les parents des citoyens du ciel, quand, pour la plupart, nous ne les connaissons même pas ? – Nous pouvons devenir les parents, non seulement des citoyens du ciel, mais de leur Roi lui-même. Lisez, dans l'Évangile, sa charte préparée depuis longtemps pour vous tous, et pour vous admettre tous à cette haute parenté : *Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent* (Luc 8,21). Ainsi donc, mes frères, soyez attentifs à écouter la parole de Dieu, surtout lorsqu'il vous parle par l'Église; soyez vigilants et fidèles dans l'accomplissement des commandements de Jésus Christ, et vous entrerez dans la parenté céleste, et vous aurez une famille dans la Sion céleste, et des parents dans la Jérusalem qui n'a pas été construite de main d'homme, et vous serez dès cette terre, selon la parole de l'Apôtre, *des cohabitants de la cité des saints et de la maison de Dieu* (Éph 2,19), et, à la fin, ils vous admettront aussi dans les demeures éternelles du ciel, au partage de la félicité et à la contemplation de la gloire du Père, du Fils et du saint Esprit. Amen